

POINTS DE VUE

RETOUR À MONAVIGNON

par
Hervé NAHMIYAZ

Inutile de laisser l'index glisser le long de la nationale 7, la ville existe; mais ne la cherchez pas dans votre carte Michelin, Monavignon a été bâtie, s'est peuplée et a disparu en moins de quatre ans, plus exactement entre le 31 mars 1946 et le 27 octobre 1949 à 14 heures vingt huit.

Ce fut une ville entourée de remparts et percée de portes, avec une rue de la République, une place de l'horloge et un étrange palais oublié au bord d'un fleuve ronronnant.

La date du 27 octobre n'est pas authentifiée mais la précision chronométrique qui l'accompagne rassure l'universitaire en quête de certitude inutile.

Commençons par la fin pour donner un sens au voyage, en fait un jour avant la fin soit le 26 octobre 1949 vers (on peut pas toujours complaire) la onzième heure.

Je suis allé acheter une bouteille de lait, de ces bouteilles à large goulot que la plasturgie a reléguée au rang d'objet en vente sur Ebay, à l'épicerie sise à quelques mètres de la maison, à l'angle de la place des Carmes et de la rue de la carrèterie, en sortant de la boutique obscure je vois un énorme camion couleur rouille, haut sur roues comme les éléphants de Dali mais avec des roues au lieu de pattes étirées en fils de verre, glisser sur les pavés avec mon père à son bord entre deux hommes en maillots de corps que je n'ai jamais vus auparavant. Je suis terrorisé et me précipite en pleurant au second étage de la maison au 7 place des carmes où nous habitons.

J'ai la certitude que la Gestapo est venue chercher mon père, cela fait quelques temps que j'entends ma mère et ses amies, notre voisine Suzanne Jaffé, Suzanne Vaéna, Esther Counio qui habitait à côté du clocher à campanile à l'horloge grinçante, Esther Mallel, Judith Matarasso, Rénica Abouaf, Doudou Beja et d'autres parler en judéo-espagnol de divers sujets et souvent d'un :les camps. Ma présence ne les gêne en rien, elles sourient à ce petit être innocent

qu'elles imaginent sourd ou idiot, moins haut que le cosy-corner, qui sinue entre elles, peut-être baissent elles la voix à l'évocation des disparus, le beau-frère de l'une et sa famille, le mari de l'autre, ou quand Esther Mallel la rescapée raconte l'incroyable horreur.

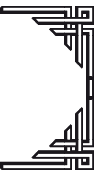
Le lendemain je suis à moitié rassuré, ma sœur Denise n'est plus à la maison depuis la rentrée scolaire, on m'a expliqué que nous allions vivre dans une autre ville et que nous quitterons Monavignon pour rejoindre papa parti avec les déménageurs.

Maman, Judith et moi prenons le train pour un long voyage de deux heures, le train a l'odeur particulière qui restera celle des départs, sur la banquette du compartiment je ne bouge pas, suspendu en équilibre, ma mère Fortunée, une jolie et forte femme, les lèvres rouges, portant un petit bibi incliné sur ses cheveux ondulés, sourit, Judith est excitée par la vie nouvelle qui l'attend, Monavignon s'efface et se construit en même temps derrière le panache de la locomotive, j'ai trois ans et demi.

Tout a commencé le 31 mars 1946, j'existe malgré les tentatives maternelles pour ne pas s'encombrer d'un troisième enfant, on me nomme Haïm, la vie, heureusement le troisième est un garçon, le prénom officiel est Hervé, héros de hasard d'un magazine féminin, choisi selon une logique marranique, puisqu'il commence par un H il indique Haïm, tout comme Albert est Abraham et Maurice Moshé.

Dans le ciel les nuages blancs passent au galop sur le château de sable posé le long du Rhône, le vent froid parcourt les rues, golem lâché dans la cité, le soleil géométrise les façades au scalpel, les jours de pluie la ville est moldave ou galicienne, grise avec ses hôtels particuliers en lambeaux et l'horloge de la place tourne à l'envers pareille à celle du quartier juif de Prague.

Les hôtels Lance, La cigale et Modern ont disparu ainsi que le restaurant des Négociants, le Palace-Théâtre est fermé, la place Pie se nomme Stalingrad et celle des carmes est un gouffre en plein air, dédale, d'abord le petit marché couvert d'une structure métallique, ersatz de pavillon Balthard où les gamins jouent qu'il vente ou pleuve, où mes sœurs construi-



POINTS DE VUE

sent leur royaume faisant de moi le petit prince à la crinière bouclée. Au delà la place se prolonge et se rétrécit, elle est pavée, obscure, enveloppée de l'ombre d'arbres trop grands, parfois quelques moines en robes de bure traversent en longues enjambées mécaniques les feuilles pourrissantes du sol humide, enfin tout au bout il existe une terre incognita, des rues inabordées que mes sœurs ont l'audace d'explorer pour se rendre rue de la palapharnerie au lycée de jeunes filles avec les petites Mossé et Naquet, des judéo-provençales de vieille souche bien éduquées qui ne ressemblent pas à la jeunesse levantine moins instruite que les lycéennes snobent quelque peu.

Mes sœurs profitent des ambitions sociales de Fortunée, elles jouent au tennis, font de la danse classique et accompagnent maman et ses amies « françaises », madame Dongier ou madame Laiglon au salon de thé, la Petite Marquise, en détournant les yeux lorsque Cyprienne, la clocharde des lieux les apostrophe et exhibe ses fesses. Elles sont des pessuguettes, mijaurées selon l'expression du XVII^e siècle quand les aristocrates en lutte contre le populaire, avaient pour signe de reconnaissance un foulard couleur pêche, pessugue en provençal.

Mes sœurs n'ont pas porté l'étoile juive bien que la préfecture ait aimablement demandé à mon père d'aller chercher quatre exemplaires de la marque infamante. Fortunée la rebelle recouvre de rouge à lèvres l'étoile des papiers officiels, elle a le teint clair, le regard vif et droit, le sourire généreux, les voisins la surnomment Elvire Popesco à cause de la ressemblance et d'un léger accent balkanique, elle est née en Macédoine, à Stip, capitale du pavot. Le temps où mes sœurs chantaient Maréchal nous voilà dans la classe d'école est révolu, à la libération mes parents sont rentrés du Chambon-sur-Lignon où ils se cachaient dans une ferme amie des Dongier, le beau-frère Gabriel Alfandari et son fils David ne sont pas revenus des camps, la sœur de papa, Victoria a été sauvée avec la jeune Bertoune parce que la résistance a détourné son convoi qui emportait des cheminots, Fortunée était partie à l'Estaque chercher sa nièce Judith, cachée dans le jardin pendant l'arrestation puis recueillie par des voisins.

Le cousin d'Amérique, Salvator, a fait le débarquement de Normandie et de Nancy vient à Monavignon

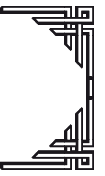
voir si la sœur de son père a survécu, ce jeune GI au sourire vainqueur fait rêver Denise et Judith, Amérique est un mot magique, liberté, modernité, bonheur, jeunesse, le pétainisme couve sous la cendre des camps mais pour l'heure la France aime l'Amérique.

Le père est forain, sur les marchés il est Albert le brun ou Albert el flaco, il est las de courir à l'aube vers Cavaillon, Carpentras, Tarascon ou Beaucaire et veut acheter un magasin rue des marchands mais depuis les rafles d'octobre 43 les jeunes juifs à marier sont rares à Monavignon et Fortunée pense à l'avenir de ses filles.

Monsieur Dongier est mort, madame Dongier habite un rez-de-chaussée, Pierre son fils a épousé la riche héritière d'un industriel de Saint-Chamond, ville anonyme qu'un certain Pinay rendra célèbre. Madame Dongier aime mener l'enfant bouclé à l'église Saint Pierre, la hauteur des flèches, l'odeur d'encens, la pénombre percée de trous lumineux impressionnent l'enfant mais il sait déjà qu'il est juif et de toute façon il préfère le manège de la place Stalingrad.

Les Counio, Moschon et Esther, habitent près du clocher médiéval face à la place des carmes, un escalier en colimaçon avec pour rampe un cordage glissé entre des anneaux, conduit dans leur appartement parfumé à la cire d'abeille qui est aussi l'atelier où ils fabriquent les tabliers de coton imprimé qu'ils vendent au marché. Chacune des pièces a un niveau différent de sa voisine et l'absence de couloir oblige le visiteur à les traverser toutes en patins de façon aléatoire sur les tommettes luisantes. Régine Counio est l'amie de Judith ; le frère de Moschon, Maurice a épousé Inès, une « française », c'est à dire une catholique non pratiquante capable de cuisiner du canard aux olives, il compte mettre son garçon chez les Jésuites par choix social, il est vrai que l'Action laïque du Vaucluse de Gabriel Mossé ne paraît plus depuis le début de la guerre.

La vie est dure pour les femmes seules, les célibataires dites vieilles filles et les veuves, Doudou Beja a le regard triste de Doloride, la pauvre héroïne de Cervantès, Suzanne Vaéna élève seule Berthe et Jeannot, né après la déportation de son père. Elle ne parle pas, elle roucoule et son petit rire saccadé est le masque qui cache ses larmes.



POINTS DE VUE

Dès la proclamation de l'état d'Israël, les Matarasso ont décidé de partir vers la terre promise. Ils ont vendu leurs rares biens, Monsieur Matarasso, un gailard au crâne dégarni et en chemise à carreaux, fait cadeau à Fortunée d'un grand vase de verre soufflé d'un bleu Chagall, le bleu d'Israël dans lequel l'âme divague, vase totem et boule de voyante, urne contenant la mer et ses trésors engloutis, rouleau de la torah qui survivra aux déménagements pendant soixante ans.

Mon père ne part pas, il n'est pas prêt à un exil de plus, la guerre l'a précocement vieilli, mais il sait que Matarasso lui offre la dignité nécessaire pour continuer à vivre et puis aller à Marseille est déjà un long voyage.

Simplement Albert qui a donné la nationalité française à ses trois enfants la refuse pour lui-même, il n'oublie pas son arrestation par la police française auxiliaire de la Gestapo, le sourire obscène du voisin délateur qui tient un fume-cigarette et crache la fumée dans ses yeux pour l'obliger à baisser le regard, l'officier allemand qui l'a relâché pour vingt quatre heures parce qu'il a un passeport turc, lui disant de fuir, il sent la mort à ses trousses le long de la vallée du Rhône jusqu'à cette ferme protestante du Chambon où les allemands installèrent une DCA, repoussant la famille dans une cabane au milieu des bois.

Pourtant elles furent heureuses les années du Front populaire, les virées à Palavas-les-flots, la plage douce, le gueuletons entre amis pour presque rien, es barato bre s'écrie Albert à tout bout de champ, les rires et les facéties d'Albert roulant les mécaniques au Grau-du-roi puis la découverte de la Côte d'azur, Cannes, le luxe, l'air léger d'une certaine France.

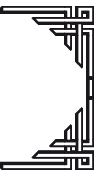
Par hasard, dans le salon de coiffure de Tarascon qu'il fréquente depuis que l'ancien propriétaire a gagné le premier gros lot de la loterie nationale, mon père a découvert la Gazette apicole, annales mensuelles de l'apiculture mondiale, il s'intéresse peu aux abeilles même si le miel est l'argument des baklavas et des cadaïfs, il est curieux de nature et surtout le directeur de la publication, Georges Alphantery est, il en est persuadé, un coreligionnaire sélanécli ou stambouliote parvenu par un petit miracle - en succédant à son

père Edmond mais Albert l'ignore- à se hisser à la tête d'une revue quasi kabbalistique aux prétentions universelles dont le titre résume l'aventure spirituelle des Hébreux déversant le miel de Canaan sur le monde pour l'humaniser.

Albert ne saura jamais d'où venait cet Alphantery la, il fréquente peu les judéo-comtadins, il parle souvent le ladino, un baragouin pour les Avignonnais, ou barègne, broussaille, nom du judéo-provençal, il fraternise avec les forains, provençaux, arméniens, juifs du Levant, il plait aux femmes avec son fin visage abyssin et ses chemises à col Danton, il est familier, jovial, moqueur et de bonne compagnie, il est Albert le brun puis la République ayant rendu l'âme, il reste Albert le mince qui tient curieusement sa cigarette entre le majeur et l'annulaire, le côté incandescent vers la paume, la fume peu laissant la fumée monter au ciel et déchiffre dans les volutes phylactères le sens de la vie.

Pendant ce temps, l'après-midi, Fortunée file au Vox voir les dernières productions d'Hollywood et poursuivre sa liaison secrète avec Clark Gable.

Le bel été 1949 s'achève, les vacances sous les palmiers de Saint Raphaël furent heureuses, Albert était fier de son fils qui charmait les Anglaises et de ses deux jolies filles en maillot de bain sur la plage, le retour à Monavignon est maussade, la décision de quitter la ville a été prise, il s'associera avec Jacques Kechales à Marseille près de la place des fainéants, Denise est partie chez Victoria Levi, la sœur de Jacques, faire sa rentrée scolaire au lycée Mongrand, l'appartement rue de Lodi a été loué, il plait à Fortunée avec sa vue sur la Bonne mère et son caractère bourgeois, il est temps de dire adieu à Monavignon, les déménageurs sont là, le camion chuinte sur les pavés, Albert voit son fils sortant de l'épicerie tenant une bouteille de lait, dans le rétroviseur il le suit courant vers la maison, il ne sait pas qu'il pleure, lui même pleurerait s'il s'en donnait le droit car ce départ est un nouvel exil hors de la terre promise, loin de Monavignon.



NOTES DE LECTURE

Cabanel (Patrick) – *Juifs et protestants en France, les affinités électives*. Paris, Fayard, 2004.

Patrick Cabanel est Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Il a écrit une dizaine d'ouvrages, parmi lesquels *Les protestants et la République de 1870 à nos jours* et *Le Dieu de la République. Aux sources protestantes de la laïcité*.

Il a également dirigé la publication de *Cévennes, terre de refuge 1940-1944*.

Comme pour illustrer une expression de Goethe (« les affinités électives »), Patrick Cabanel montre les rapports existant dans l'histoire de la France entre ces deux minorités. C'est la Révolution qui donne aux uns comme aux autres les droits de citoyenneté.

L'Affaire Dreyfus se rapproche de l'Affaire Calas. Pendant la dernière guerre, l'Eglise Réformée de France a apporté publiquement son soutien aux Juifs pendant que les Cévennes redevienne le symbole même du Refuge pour les parias de Vichy.

« Lorsque le catholicisme national ne trouve face à lui qu'une seule de ces minorités, le protestantisme en Espagne, le judaïsme en Pologne, il garde plus longtemps la maîtrise des choses.

La coexistence de deux minorités autorise la mise en place d'alliances objectives ou de sentiments affinitaires qui se traduisent par une plus grande efficacité sociale. Elle fragilise la domination de l'Eglise et hâte l'épanouissement d'un espace non-catholique bâti à la fois *par* et *pour* les minoritaires. »

« Les affinités électives » entre protestants et Juifs français aboutissent, on le voit, à l'émergence d'une forme certaine de laïcité.

RK

Gerchunoff (Alberto) – *Les gauchos juifs*. Paris, Stock, 2006.

Alberto Gerchunoff est né en Russie en 1883. Il a émigré très jeune avec sa famille à Rajil en Argentine où beaucoup de Juifs russes trouvèrent asile.

Les gauchos juifs paraissent en 1910, à l'occasion des fêtes célébrant le 1^{er} centenaire de la République argentine.

Ce recueil de courtes nouvelles écrites en Espagnol argentin témoigne par là même de l'intégration de ces Juifs slaves dans la culture de l'Amérique latine. Alberto Gerchunoff est mort en 1950.

La Librairie Stock publie la 1^{ère} version française de cette oeuvre ; la traduction a été assurée par Joseph Bengio, avec la collaboration de Nicole Czechowski.

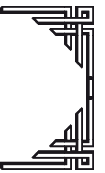
Cette œuvre espagnole, qui appartient bien à la littérature de l'Amérique latine, n'est ni sépharade ni ashkénaze. Comme tout ce qui est particulier, singulier, elle vise à l'universel. Sans doute cela provient-il de ce que cette œuvre est l'héritière, en bien des points, de la culture méditerranéenne.

En s'inscrivant dans le droit fil du conte hassidique, l'auteur fait apparaître, au quotidien, la vie rurale de ces hommes qui se rapprochent de Dieu en cultivant leurs champs et en rencontrant la Liberté. Joseph Bengio et Nicole Czechowski disent dans leur préface :

« Un profond humanisme habite Alberto Gerchunoff. En rassemblant en un même lieu des personnages aussi différents, il nous fait pénétrer dans un monde idéalisé où précisément les différences s'estompent pour faire place à l'essentiel, à l'être humain ...

C'est uniquement par le récit, d'une fraîcheur, d'une poésie et d'un humour rares, qu'il nous initie à ce monde en apparence disparu. »

RK



NOTES DE LECTURE

L'évangile de Judas. Traduction intégrale et commentaires des Professeurs Rodolphe Kasser, Marvin Meyer, Gregor Wurst. Paris, Flammarion, 2006.

Ce livre constitue la 1ère publication de l'Évangile de Judas.

Le document, écrit en copte (grec égyptien), aurait été trouvé récemment dans une catacombe en Moyenne Égypte.

Il a été restauré et traduit, après des tracasseries qui tiennent parfois du roman policier, par des spécialistes de l'archéologie, du copte et de l'histoire biblique.

Ce " récit secret de la révélation faite par Jésus en dialoguant avec Judas l'Ischariote " révolutionne l'image que l'on avait du disciple qui aurait livré Jésus. Il est, dans ce texte, celui que Jésus aurait choisi pour le livrer : " Tu les surpasseras tous, car tu sacrifieras l'homme qui me sert d'enveloppe charnelle. "

Le message délivré par ce texte s'inscrit dans une perspective gnostique qui contredit totalement les enseignements donnés par le Nouveau Testament et les Évangiles de Mathieu, Marc, Luc et Jean.

Les théories gnostiques enseignent en effet qu'au-dessus de D., créateur de l'univers, il y a une autre divinité.

On comprend donc que l'Église chrétienne ait, dès le départ, condamné cet Évangile : on pense ici à l'ouvrage écrit au IIème siècle par Saint-Irénée, évêque de Lyon, contre les hérésies.

Cet Évangile, qui est le témoignage de ce pourrait être le bouillonnement de la mystique chrétienne des origines, porte peut-être aussi en lui des traces de la mystique juive.

Ainsi, Judas déclare à Jésus :

" Je sais qui tu es et d'où tu es venu. Tu es issu du Royaume immortel de Barbélô. Et le nom de qui t'a envoyé, je ne suis pas digne de le prononcer. "

On aura reconnu l'allusion au Tétragramme Sacré. Il semble également à Marvin Meyer que " Barbélô " condense en un mot les termes hébraïques /El/ (au sens de D.) et / arba / (au sens de quatre). " Barbélô " signifierait donc : " D tel qu'il est connu par le nom ineffable ".

Il est possible que la mystique essénienne ait participé à l'élaboration des idées gnostiques.

On ne peut ignorer ce livre parce qu'il renverse des idées reçues, parce qu'il apporte un éclairage nouveau sur la naissance du christianisme, parce qu'il devient, sans l'avoir voulu, la face cachée d'un iceberg dont les parties les plus visibles sont La Cène secrète ou le Da Vinci Code.

RK

Bloch-Dano (Evelyne) – *Chez les Zola. Le roman d'une maison*. Paris Payot, 2006.

Evelyne Bloch-Dano a eu le Prix des lectrices de *Elle* pour son livre sur *Madame Zola* et le Prix Renaudot de l'essai pour son ouvrage sur *Madame Proust*.

Elle met donc son expérience de biographe au service d'un livre sur la maison de Médan.

Il s'agit bien de la « cabane à lapins » que Zola a achetée dans l'actuel Département des Yvelines, qu'il a agrandie à son idée après les succès de *Germinal* et de *Nana*, qu'il décorée et meublée selon ses goûts. La maison de Médan apparaît donc, selon l'expression d'Evelyne Bloch-Dano, comme « un autoportrait d'Émile Zola » lui-même.

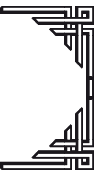
Cette maison est le lieu où Zola a composé, avec Maupassant, Léon Hennique, Huysmans, Léon Alexis et Henry Céard, *Les soirées de Médan* qui « serviront de manifeste à un groupe de cinq écrivains qui se réclament d'un seul maître : Émile Zola ».

Les lecteurs de *L'écho des carrières* verront peut-être un symbole dans ce qu'est devenue cette maison actuellement :

« Elle s'appelle aujourd'hui maison Zola / musée Dreyfus.

Les deux hommes se rencontrèrent pour la première fois le 1^{er} décembre 1900, trois ans après le début du combat mené par l'écrivain, mais jamais le capitaine ne vint à Médan

Avec la création sur la propriété d'un musée consacré à l'Affaire, les noms d'Émile Zola et Alfred Dreyfus sont désormais inséparables. »



NOTES DE LECTURE

RK

Stora (Benjamin) – *Les trois exils juifs d'Algérie*. Paris, Stock (coll. *Un ordre d'idées*), 2006.

Benjamin Stora est Professeur à l'INALCO où il enseigne l'histoire du Magreb. On lui doit de nombreux ouvrages sur la guerre d'Algérie qui, terminée il y a presque 25 ans, est à présent entrée dans l'histoire.

L'idée du livre que nous présentons est née en novembre 2004 quand l'auteur, accompagné de son fils, s'est rendu pour la 1^{ère} fois dans une petite ville de l'Est algérien, Khenchela, qui est le berceau de sa famille paternelle.

Ce voyage, qui va permettre à la mémoire d'être une source de l'histoire, est à la fois une quête initiatique et une enquête historique. On note à ce propos que deux des trois photos illustrant dans l'ouvrage appartiennent à l'auteur, la 3^{ème} ayant été aimablement offerte par Pierre Domenech.

L'historien se libérerait-il de son passé par l'œuvre historique ?

Ce livre montre que le destin des Juifs d'Algérie a été marqué par « trois exils » qui les ont fait sortir chaque fois de leur univers familial. Il y a d'abord eu le Décret Crémieux, promulgué en 1870 par la jeune République et qui, dans les cités françaises de l'Algérie du XIX^{ème} siècle finissant, a reçu « un accueil plus que mitigé ».

Les lois de Vichy, qui, en 1940, ont rejeté les Juifs hors de la communauté nationale, ont bien sûr abrogé le Décret Crémieux, provoquant ainsi « le traumatisme d'un second exil ».

On note dans ce contexte que, au débarquement allié de novembre 1942, l'abrogation du Décret Crémieux a été confirmée par le « gouvernement bicéphale » de Gaulle Giraud ...

Enfin le dernier exil de 1962. De cette fresque de l'exil, Benjamin Stora dégage une leçon humaniste : « J'ai ainsi compris pourquoi par leur posture singulière les Juifs d'Algérie se vivent aujourd'hui à la fois dans et hors la société française, toujours sur le départ, fragilisés, jamais vraiment assurés de leur identité « nationale » ...

J'ai compris aussi comment une singularité forgée

par l'Histoire donne une autre impulsion au Juif de l'exil, amputé de sa langue, installé dans une instabilité identitaire, ayant quitté sa terre, mais conservant l'espoir d'en trouver une autre.

Dans ce travail d'historien, j'ai entendu soudain l'écho d'un vieil amour à l'égard de l'Algérie, enfoui, endormi sous la volonté de tourner la page, d'oublier cette origine et de s'en fabriquer d'autres. »

Cette conclusion est riche de toutes les questions qu'elle pose : Faut-il oublier son origine ? Faut-il s'en fabriquer d'autres ? Peut-on avoir la volonté de transformer le regret du passé en souvenir du passé pour n'avoir que l'espoir de Jérusalem, c'est-à-dire du Pays du Bonheur ?

Le « Juif de l'exil installé dans une instabilité identitaire » peut-il avoir l'espoir de trouver une certaine intégration dans un lieu où règne une justice sociale fondée sur la Liberté, l'Egalité et la Fraternité.

RK

YANA (Martine) - *Trésors de la Table juive*, Aix en Provence, EDISUD, 2005

Collection de recettes juives coutumières des repas qui rythment les fêtes, elles ont été recueillies par l'auteur au cours d'émissions de Radio JM auprès des auditeurs.

On trouve toutes les cultures ashkénaze, sépharades et comtadines et des recettes du Maroc, d'Algérie, de Tunisie, de Turquie, d'Égypte, de Grèce, de Russie, de Pologne, d'Europe de l'Est, d'Alsace, de Carpentras...

L'auteur y décrit les repas de chacune des fêtes du calendrier pour chacune des cultures qui composent le judaïsme provençal.

Un bel ouvrage de 447 pages avec plus de 700 recettes.

YFM